

Au nord du détroit de Robson, la vie polaire animale et végétale décroît et l'on ne rencontre plus que quelques bœufs musqués et quelques daims. Sur toute l'étendue du détroit de Smith les oiseaux de passages élèvent leurs petits pendant la courte saison estivale. Mais au pôle, sir George Nares pense que ces oiseaux auraient bien peu de temps pour faire leurs nids entre les froids du printemps et ceux de l'automne ; il en a même remarqué qui avaient pris leur vol dans la direction du pôle et qui étaient revenus, comme s'ils retrouvaient derrière eux une saison plus favorable. Il conclut de là qu'on doit trouver bien peu de vie animale au pôle. Il fait remarquer aussi sur ce point que son expédition a constaté un moindre nombre d'oiseaux qu'il n'y en avait à l'époque du *Polaris*, et il a pensé que, comme les oiseaux reviennent chaque année à la même place, l'expédition du *Polaris* avait, pour un temps, dépeuplé cette contrée.

Dans son expédition, on avait, profitant de l'expérience des précédentes voyageurs, résolu de se tenir le plus près possible de la côte occidentale, et, par ce moyen, l'expédition put profiter du petit espace de mer ouverte qui s'offrait à elle. Sir G. Nares pense que ce n'est que dans de rares occasions qu'on peut trouver la mer ouverte au milieu du détroit de Smith. Le *Polaris* avait fait la même expérience et, comme l'*Alert* et le *Discovery*, n'avait pu avancer que par un étroit canal.

On peut trouver des lieux de refuge, des havres, au cap Sabine et à Bache Island, et il est d'une importance capitale d'y attendre en sûreté que les vents soufflent de terre et éloignent les blocs de glace ; autrement les bâtiments seraient jetés à la côte. Dans le détroit de Robson il existe un autre danger : c'est d'être entraîné par les glaces, comme cela est arrivé au *Polaris* sur une distance de 120 milles, en août et octobre. Il ne résulte pas de là cependant que la glace de la mer arctique fût en mouvement pendant le même temps, et on ne peut affirmer qu'elle reste stationnaire dans le détroit de Smith aussi longtemps qu'elle l'a fait la saison dernière, c'est-à-dire jusqu'au milieu de juin. Sir George Nares conclut en disant qu'il sera extrêmement difficile de s'avancer plus au nord que n'ont fait les expéditions précédentes, à moins que, contre toute prévision, la côte du Groënland ne se prolonge vers le nord au delà du 83e degré 20 minutes de latitude.

Après la lecture de ce mémoire, la discussion s'est ouverte, et l'amiral Richards, confirmant les appréciations de sir Georges Nares, est arrivé à cette conclusion qu'on ne peut atteindre le pôle en traîneau.

Si l'amirauté, ajoute-t-il, avait su avant le départ de l'expédition ce que l'on sait maintenant, la route par le détroit de Smith n'aurait pas été choisie. Il y a des années, le docteur Petermann avait proposé d'essayer de gagner le pôle par la route du Spitzberg ; cette route, après tout, serait la meilleure et permettrait à une expédition de se rapprocher davantage du but auquel on n'a pu atteindre jusqu'ici.

*Les bibliothèques publiques.*—[D'après un document officiel du département de l'éducation au ministère de l'intérieur].—Il vient d'être publié, aux Etats-Unis, par les soins du Bureau d'éducation, un volumineux document [1,187 pages d'une impression compacte, plus un supplément de 89 pages], sur l'état actuel des bibliothèques publiques dans l'Union américaine [1]. Ce document avait été préparé par les soins de M. le général Eaton, directeur de ce bureau d'éducation, en vue de l'exposition universelle qui a eu lieu l'an dernier à Philadelphie, et pour montrer les progrès qui, de ce côté également, avaient été accomplis aux Etats-Unis pendant le siècle écoulé.

Le rapport dont nous parlons est le complément naturel de ceux que le bureau d'éducation, fondé seulement depuis quelques années à Washington, publie tous les ans ou à des intervalles plus éloignés sur l'état de l'instruction publique dans l'Union américaine. Ce document a été répandu avec profusion ; il a été adressé non-seulement à toutes les bibliothèques des Etats-Unis, mais encore aux grands établissements similaires de l'étranger, ainsi qu'aux bibliothèques qui suivent le développement de la culture intellectuelle en ce pays.

Nous avons été assez heureux pour être compris dans cette distribution, et après avoir pris connaissance de ce volumineux rapport, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile d'en présenter une analyse, à laquelle nous mêlerons nos propres renseignements.

[1] *Public Libraries in the United States of America ; their history, condition and management* Washington, Government printed office, 1876. 1 fort volume in 8° avec appendice.

Ce qui frappe d'abord, c'est moins l'étendue de ce document, laquelle, soit dit en passant, aurait pu sans inconvénient être réduite de beaucoup, c'est moins son étendue, disons-nous, que son existence même. Que dans les Etats centralisés, et d'une superficie relativement restreinte, il soit facile de dresser une statistique de ce genre, rien de surprenant. Mais quand on songe qu'il s'agit ici d'un territoire immense qui s'étend de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, et des grands lacs du Nord au golfe du Mexique, quand on réfléchit que cette vaste étendue est entrecoupée d'espaces inhabités, et que, dans les centres de population, les établissements dont nous parlons sont indépendants vis-à-vis du pouvoir central, on reste étonné du résultat obtenu.

Sur un simple appel parti de Washington, plusieurs milliers de bibliothèques se sont empressées d'envoyer au siège du gouvernement les éléments de la statistique qui leur était demandée à titre gracieux, et il s'est trouvé que sans s'être jamais entendus, sans avoir été, dès le principe, dirigés par une autorité commune, ces établissements, inspirés par le sentiment bien compris de l'intérêt général, avaient presque tous abouti au même résultat pratique. Ce qui a beaucoup facilité le travail d'enquête entrepris par le bureau d'éducation, c'est que presque toutes les bibliothèques, aux Etats-Unis, publient chaque année des rapports sur leur organisation intérieure, leur développement, leurs revenus, leurs ressources, en un mot sur leur état présent. Ces établissements ont senti que, destinés au public, ils lui devaient un compte exact et minutieux de leurs opérations de l'année. Les Etats-Unis sont les premiers qui aient songé à faire un pareil retour sur eux-mêmes et à marquer les progrès accomplis chez eux, depuis un siècle, en ce qui concerne les bibliothèques. Il est assez curieux que ce travail d'ensemble ait été entrepris là précisément où il semblait avoir le moins de chances de réussir, eu égard aux conditions géographiques et administratives du pays.

Le second point qui frappe le lecteur parcourant le document américain, c'est l'idée qu'on se fait aux Etats-Unis du rôle important des bibliothèques, ainsi que de la mission du bibliothécaire. Les bibliothèques y sont regardées comme les auxiliaires naturelles du système pratique pour l'éducation nationale ; le bibliothécaire y est considéré moins comme un préposé à la garde et à la conservation des livres qui lui sont confiés, que comme un instituteur, un éducateur public. C'est un professeur de livres, *a professor of books*. A lui d'éveiller, de fortifier chez les jeunes citoyens des Etats-Unis le goût de la lecture ; à lui de continuer l'œuvre commencée par l'école primaire, continuée par l'école de grammaire et l'école supérieure [1], puis interrompue au moment où l'enfant quitte la classe pour entrer dans une carrière active. Mais ce ne sont pas seulement les jeunes échappés de l'école primaire qu'il doit guider de ses conseils ; il doit favoriser les études des aspirants aux professions libérales, prendre en main les intérêts de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de recevoir d'instruction, entretenir chez tous le feu sacré.

De cette façon d'envisager les choses découlent diverses conséquences. La plus importante, c'est que les bibliothèques sont des centres d'action, des foyers de propagande. On n'y attend pas le public ; on va au-devant de lui. Ce n'est pas Mahomet qui va vers la montagne, c'est la montagne qui va trouver Mahomet. Le bibliothécaire n'y est pas uniquement un homme de cabinet, c'est aussi une sentinelle toujours en éveil, un soldat, un homme d'action.

C'est surtout pendant les vingt-cinq dernières années, c'est-à-dire de 1850 à 1875, que le nombre des bibliothèques s'est accru aux Etats-Unis. De 1775 à 1800, il n'avait été établi que trente bibliothèques nouvelles [2] ; de 1800 à 1825 il s'en créa 179 ; de 1825 à 1850, 551 furent fondées ; mais entre l'année 1850 et l'année 1875, on constate la création de 2,210 établissements nouveaux contenant 3,481,068 volumes. En sorte que le nombre des bibliothèques qui existent aujourd'hui (1876) aux Etats-Unis est de 3,682, renfermant un total de 12,276,964 volumes, outre 1,500,000 brochures ou à peu près. Dans ce chiffre de bibliothèques et de volumes ne sont pas compris les bibliothèques et les volumes appartenant aux écoles primaires (sauf dans un petit nombre de cas), aux écoles qui dépendent des églises, et enfin aux écoles du dimanche. Ces deux dernières espèces d'écoles sont innombrables ; on y compte environ dix millions de volumes (d'après le recensement de 1870), de sorte que si l'on rapprochait du double total ci-dessus le nombre de volumes qui existent dans les bibliothèques particulières et qu'on évaluait à 25,571,500, on arriverait, suivant le *New York Herald* [3], à un chiffre de 50

[1] Sur ces écoles, voir l'ouvrage intéressant de M. C. Hippeau : *L'instruction publique aux Etats-Unis. Rapport au ministre de l'instruction publique*. 2e édition. Paris, 1872, 1 vol. in 18.

[2] Il y a ici quelque erreur de chiffres dans le rapport : à la page XVI (introduction) on indique vingt bibliothèques nouvelles et trente à la page 778.

[3] *Our public libraries*. Correspondance de Washington du 17 mars 1877, dans le *New-York Herald*.